Un dialogue concernant la notion de « personne »

Émile Benveniste et Jacques Coursil

Yoshimitsu Eguchi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/459>

DOI : 10.4000/aes.459

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Yoshimitsu Eguchi, « Un dialogue concernant la notion de « personne » », *Arts et Savoirs* [En ligne],
2 | 2012, mis en ligne le 15 juillet 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aes/459> ; DOI : 10.4000/aes.459

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Un dialogue concernant la notion de « personne »

Émile Benveniste et Jacques Coursil

Yoshimitsu Eguchi

- 1 L'objectif de ce travail consiste à examiner et à confronter les deux travaux concernant la notion de « personne » présentés par Émile Benveniste et Jacques Coursil. Cette notion est liée aux pronoms personnels et est chargée du rôle central dans la théorie de l'énonciation chez Benveniste. Il est notoire que ce dernier la mentionne fréquemment depuis l'article « Structure des relations de personne dans le verbe » en 1946 en passant par quelques textes importants jusqu'au dernier « L'appareil formel de l'énonciation » en 1970. Il la caractérise comme étant propre aux premier et deuxième pronoms personnels : « celle-ci [= la notion de personne] est propre seulement à "je/tu", et fait défaut dans "il" »¹. Une des principales raisons réside dans le fait que les deux premiers se réfèrent aux deux entités dans le dialogue (celui qui parle et celui à qui l'on s'adresse), alors que le pronom « il » ne le fait pas. Or, une thèse qui semble s'opposer à celle de Benveniste est proposée par Jacques Coursil en 1997 dans l'article « La topique du dialogue ou comment assigner au sujet, son lieu ». Coursil y suggère un changement radical de la perspective en définissant la deuxième personne comme « non-personne » et émettant des réserves sur le statut de la troisième personne comme « non-personne ».
- 2 Bien que plus de quinze ans se soient déjà passés depuis l'objection de Coursil, il n'y a guère d'étude approfondie² qui porte sur la thèse de Coursil elle-même ni sur la confrontation entre celle-ci et celle de Benveniste. N'est-il donc pas nécessaire de les examiner du point de vue épistémologique ? J'entends par là ce que les auteurs d'*Histoire des idées sur le langage et les langues* appellent « l'épistémologie normative » : « l'épistémologie normative, [...] : elle essaie d'examiner comment fonctionne une méthode, ce qu'est un raisonnement grammatical bien conduit. »³ Dans le présent article j'essaierai, en examinant la thèse de Coursil, de proposer quelques repères qui permettraient de voir une continuité entre elle et celle de Benveniste malgré leur contraste apparent.

Théorie de Coursil (ses procédures)

- 3 Je commence par présenter un graphe dessiné par Coursil.

Graphe sagittal des transferts par conversion, selon Coursil (1997, p. 231)

- 4 En s'appuyant sur ce graphe Coursil tire ses doctrines portant sur la notion de personne. Pour mieux comprendre ce qu'il représente, je suis la démarche de Coursil qui consiste en trois étapes. À la première étape, Coursil numérote les pronoms personnels : la première personne du singulier étant l'indice 1 jusqu'à la troisième personne du pluriel comme indice 6. Voici le tableau de Coursil (1997, 228) dans lequel les pronoms personnels et leurs numéros s'inscrivent :

Classement neutre des positions⁴

Indices	Exemples
1	je, moi
2	tu, toi
3	il, elle, lui
4	nous
5	vous

6	ils, elles, eux
---	-----------------

- 5 D'après Coursil, l'intérêt du numérotage des pronoms personnels tient à bien distinguer les deux catégories qu'il appelle chacune « *catégorie grammaticale* » et « *catégories lexicales* » :

Dans le langage, la personne verbale est une catégorie grammaticale. Dans les langues, cette catégorie « grammaticale » peut être portée par diverses catégories « lexicales » : désinences verbales, pronoms, ou comme en japonais et en coréen par absence de marques lexicales. L'amalgame entre « catégorie grammaticale » et « catégories lexicales » ou mieux entre « la langue » et les langues rend tout à fait impossible l'étude linguistique de la subjectivité. [...] Les catégories lexicales appartiennent à une langue comme système de signes, et les grammaticales, à « la langue » comme système de valeurs pures. Les premières ressortissent à une syntaxe, les autres à une sémiotique. Le premier principe de la linguistique générale (principe d'arbitraire du signe) implique une distinction stricte entre les marqueurs et les valeurs qu'ils portent. Ainsi les indices de positions (123456) ne sont en aucune façon tributaires de leur réalisation morphémique (y compris de leur non-réalisation). Dans l'analyse qui suit, seuls les indices sont pertinents. Leur réalisation morphémique (pronoms ou désinences verbales) ou pragmatique dans les langues qui n'utilisent pas ces marqueurs ne joue qu'un rôle de pure illustration.

5

- 6 Ainsi, Coursil fait abstraction des différences de réalisations morphémiques des pronoms personnels dont les langues particulières disposent et par-là en dégage leur valeur générale.
- 7 À la deuxième étape, le linguiste explique des « *valeurs sémantiques référentielles* » que possèdent les indices numériques et il énumère leurs exemples.

On constate en effet que tout ce qui compte, tout ce dont on peut parler, tout objet quelle que soit sa sorte, tout ce qui peut se désigner, se compter, se penser, se prédiquer sous un rang de personne verbale. « Les fleurs », c'est {6}, les objets sur la table, c'est {6}, « vous, mesdames et messieurs », c'est {5}, « vous et moi », c'est {4}, l'instituteur de mon enfance, c'est {3}, le cheval imaginaire « Pégase », c'est {3}, la définition du triangle rectangle, c'est {3}, « mon cher Alfred... », c'est {2} et « moi qui parle », c'est {1}.⁶

- 8 Comme les exemples de Coursil le montrent, chargés « *des valeurs sémantiques référentielles* », les indices (123456) recouvrent le monde référentiel tout entier.
- 9 Enfin, la troisième étape est celle que Coursil nomme les « *indices de transfert* ». Il suggère deux manières de les effectuer : la première s'appelle « *les transferts par conversion* » et la deuxième « *les transferts par sommes* ». Comme ces deux manières sont hiérarchisées (la deuxième dépend de la première) et que la première semble comporter des problèmes, mon analyse dans cet article se limite aux « transferts par conversion ». Voyons donc sa procédure. En supposant les deux personnages A (sujet parlant) et B (sujet entendant) dans une conversation, le linguiste dit ceci :

Une position émise par A (1 ou 2 ou 3 ou 4 ou 5 ou 6) ne peut pas être considérée comme transmise comme le suggère le schéma classique de l'information. Pour être saisie, cette position doit être convertie par B. La conversion s'effectue selon des règles préétablies notées dans la table ci-dessous. L'application de ces règles de conversion s'inscrit sous le contrôle d'une fonction différentielle de « prise en compte » selon laquelle les indices émis par A doivent être convertis par B selon deux modes : soit par inclusion soit par exclusion du sujet qui compte. Cette fonction correspond au code d'entrée du dialogue.⁷

Tables des conversions

$\rightarrow B$	A	$A \rightarrow B$		$A \rightarrow B$	$A \rightarrow B$	
$\rightarrow 3^\circ$	1°	je $\rightarrow$	B	2° $\rightarrow 1^\circ$	tu $\rightarrow$	B
		lui	décompté		moi	compté
$\rightarrow 3^\circ$	2°	tu $\rightarrow$	B	3° $\rightarrow 1^\circ$	lui $\rightarrow$	B
		lui	décompté		moi	compté
$\rightarrow 3^\circ$	3°	lui $\rightarrow$	B	4° $\rightarrow 4^\circ$	nous $\rightarrow$	B
		lui	décompté		nous	compté
$\rightarrow 6^\circ$	4°	nous $\rightarrow$	B	5° $\rightarrow 4^\circ$	vous $\rightarrow$	B
		eux	décompté		nous	compté
$\rightarrow 6^\circ$	5°	vous $\rightarrow$	B	6° $\rightarrow 4^\circ$	eux $\rightarrow$	B
		eux	décompté		nous	compté
$\rightarrow 6^\circ$	6°	eux $\rightarrow$	B			
		eux	décompté			

- 10 Bien que les règles de conversion qui ne sont autres que « la prise en compte » soient préétablies sans explication, il n'est pas difficile de supposer que Coursil repose sur, pour les procéder, la fonction référentielle qu'ont les indices qu'il vient de présenter dans sa deuxième démarche. À savoir, si un indice émis par le sujet parlant A désigne un sujet qui écoute cet indice, ce dernier le convertit en 1 comme il est inclus. Sinon il le convertit en 3, comme il est exclu. Après cette citation, Coursil montre son « *graphe sagittal des transferts par conversion* » que nous avons vu au début de ce chapitre et y dégage ses remarques portant sur la notion de personne. Afin de mieux comprendre la discussion de Coursil, mon analyse qui suit ne porte que sur les indices singuliers.

La deuxième personne « tu » et la troisième personne « il/elle » personne ou non-personne ?

Remarques de Coursil portant sur la deuxième personne

- 11 Voyons comment Coursil caractérise la deuxième personne :
- Le graphe des conversions montre que les indices 2 et 5 n'ont pas de représentation dans l'univers de B. En d'autres termes, ce sont des valeurs toujours converties qui n'ont pas de statut propre. « tu » n'est pas une position pour B. En clair, c'est celui qui dit « je » qui dit « tu », mais ce « tu » n'existe que dans la parole de celui qui parle : il n'a pas de statut comme valeur propre dans l'espace du dialogue. On en conclut que la « seconde personne » n'est pas une personne contrairement à ce que Benveniste semble défendre, mais une fonction d'appel convertible, c'est-à-dire un code phatique.⁸
- 12 De cette citation, on peut retirer les trois propositions portant chacune sur les domaines différents. Je les résume dans ce tableau A :

Tableau A : Trois propositions de Coursil

1	Il n'y a pas « de représentation [de l'indice 2] dans l'univers de B »
---	--

2	Le « <i>“tu” n’existe que dans la parole de celui qui parle</i> »
3	L’indice 2 est « <i>une fonction d’appel convertible, c’est-à-dire un code phatique</i> »

- 13 En ce qui concerne la première, il est vrai, comme Coursil le soulève, que l’on ne trouve pas de représentation de l’indice 2 dans l’univers de B, mais si l’on examine la manière de la prise en compte qui était introduite pour faire son graphe, sa remarque apparaît incertaine.
- 14 Rappelons la méthode de la prise en compte. Le sujet entendant distribue les indices émis par le locuteur selon les deux cas suivants : s’il est désigné, il convertit un indice émis en 1 (inclusion), sinon en 3 (exclusion). À cet égard, il convient de signaler deux choses :
- Le sujet entendant est supposé comme « je ». Car, si un indice émis désigne le sujet entendant, ce dernier le convertit en 1 = « je ».
 - La façon de distribuer les indices émis est dichotomique. À savoir, les trois pronoms du singulier sont réduits à deux (1 = « je » = inclusion et 3 = « il » = exclusion), lorsqu’il s’agit de la prise en compte.
- 15 C’est ce que la prise en compte implique. Et à partir de cela, Coursil tire sa première proposition (A-1). Vis-à-vis de cette procédure (de la prise en compte à la proposition A-1), il semble qu’une question se pose. Au départ, il y avait trois termes : « je », « tu » et « il ». Après les avoir réduit à deux, évoquer l’absence d’un élément à l’origine est-il convaincant ? Je cite un exemple plus ou moins comparable à ce processus : supposons qu’il y ait trois bouteilles de vin : Bordeaux, Bourgogne et la troisième qui n’a pas d’étiquette. On les distribue dans deux boîtes. L’une est nommée « Bordeaux » et l’autre « divers ». Ce faisant, on met la bouteille de Bordeaux dans la boîte correspondante et les deux autres dans la boîte « divers ». Après les avoir distribuées, on remarque qu’il n’y a pas de boîte nommée « Bourgogne ». Mais comme il n’y a pas de boîte de Bourgogne dès le départ, cette remarque n’est pas plausible.
- 16 En fait, ce qui est dégagé de la prise en compte, c’est que seul le pronom « je » émis par le locuteur ne correspond pas au sujet entendant considéré comme « je », de ce fait ce terme est distribué en 3 comme « non-je ». Mais, par ce processus, il n’est pas possible de déterminer s’il y a la représentation 2 chez le sujet entendant ou pas. À ce propos, je signale les deux choses suivantes.
1. La première se rapporte à la position de Benveniste. Pour lui, il est possible qu’il y ait la représentation 2 chez le sujet entendant : « Il faut et il suffit qu’on se représente une personne autre que “je” pour qu’on lui affecte l’indice “tu”. Ainsi toute personne qu’on se représente est de la forme “tu” [...] »⁹
 2. Si l’on garde la remarque coursilienne concernant l’absence de la représentation 2 chez le sujet entendant, cela rend incompatible avec une autre remarque de Coursil qui porte sur la troisième personne. Je vais montrer ce dernier point ci-dessous en suivant la discussion de Coursil. Mais, avant de passer à son autre remarque sur la troisième personne, il convient de constater le résultat qu’entraîne sa remarque sur la deuxième personne.
- 17 Si l’on se repose sur l’absence de la représentation 2 chez le sujet entendant afin de dire que la deuxième personne est non-personne, le critère qui divise la sphère personnelle de la sphère impersonnelle réside dans le fait qu’il y a la représentation des pronoms personnels dans le sujet entendant ou pas. Alors, si l’on suit ce critère et le graphe de Coursil, les première et troisième personnes qui ont leurs représentations chez le sujet

entendant seront personnelles, même si les significations des deux représentations 1 et 3 chez lui sont différentes - car la position 1 dans le sujet entendant signifie ce qui est « inclus » par celui-ci, et la position 3 est ce qui est « exclu » par lui.

- 18 Je résume ce résultat que conduit ce critère en un tableau et je passe à son autre remarque portant sur la troisième personne.

(1) Critère : Présence des représentations chez le sujet entendant.

Résultat :

Personne	Je, Il
Non-personne	Tu

Remarques de Coursil portant sur la troisième personne

- 19 À la suite du commentaire concernant la deuxième personne, Coursil mentionne la troisième personne.
- 20 À propos de l'indice 3 qu'on s'accorde avec raison à considérer comme non-personne, on doit néanmoins noter la réserve suivante inscrite dans le graphe des conversions. Il existe un cas où 3 est converti en 1 par B. Exemple : A dit 3 » la nuit, il est musicien ». Si c'est de lui dont on parle, B convertit 3 en 1 qu'on paraphrase « la nuit, je suis musicien ». Dans ce cas, 3 est convertible en une personne sujet. En tout état de cause, la question de la définition de l'espace intersubjectif reste obscure tant qu'on ne l'étudie que du point de vue de l'énonçant sans la mettre en rapport, dans un cycle dialogique, avec le point de vue de l'autre qui écoute.¹⁰
- 21 Ainsi, Coursil remet en question le statut de non-personne de la troisième personne. Or il faut signaler qu'afin de distinguer le domaine personnel de l'impersonnel il recourt à un autre critère que ce que nous avons vu en haut - j'appelle ce critère nouveau « critère 2 » et celui d'auparavant « critère 1 » -. Ce critère 2 consiste en le fait que l'indice émis peut se convertir en 1 = « une personne sujet » ou pas. Alors, d'après son graphe, l'indice 1 n'est pas converti en 1, il est donc impersonnel. Au contraire l'indice 2 le fait, par-là il est personnel. Le résultat est comme suit :

(2) Critère 2 : Convertible en 1 chez le sujet entendant.

Résultat :

Critère 2	Personne	Tu (1), Il (1)
	Non-personne	Je (3),

J'intègre ci-dessus les deux résultats.

Critère 1 : Présence des représentations chez le sujet entendant

Critère 2 : Convertible en 1 chez le sujet entendant

(3) Comparaison des deux résultats :

Critère 1	Personne	Je, Il
	Non-personne	Tu
Critère 2	Personne	Tu (1), Il (1)
	Non-personne	Je (3)

On y trouve alors la différence des configurations personnelle et impersonnelle selon les critères. Par conséquent, il est difficile de maintenir en même temps les deux critères de Coursil.

- 22 Cependant on peut insister sur le fait que si l'on ne prend en compte que le critère 1, le résultat et la thèse de Coursil sont cohérents, même si les significations des deux représentations sont différentes et que l'on ne peut indiquer ni la présence de la représentation 2 ni son absence. À cet égard, je remarque une chose selon laquelle Coursil ne distingue pas, pour faire son graphe, les deux statuts du sujet entendant : celui à qui l'on s'adresse (l'allocutaire ou l'interlocuteur) et celui à qui l'on ne s'adresse pas (par exemple, quelqu'un qui assiste à la conversation).
- 23 Pour la préciser, il faut citer encore une fois l'exemple que Coursil donne :
- A dit 3 : « la nuit, il est musicien ». Si c'est de lui dont on parle, B convertit 3 en 1 qu'on paraphrase « la nuit, je suis musicien »¹¹
- 24 Dans cet exemple, bien que les deux personnages (A et B) soient précisés par Coursil, il existe, à vrai dire, au moins trois individus. Car, si A s'adresse à B, il n'emploie pas à l'origine « il » mais « tu ». L'exemple implique que A ne s'adresse pas à B, mais à un autre individu, par exemple, C. Et là, le sujet parlant A fait tout simplement mention de B qui assiste à la conversation entre A et C, mais à qui A ne s'adresse pas. Les rôles des trois individus se résument comme suit : A = celui qui parle, B = l'assistant et C = celui à qui on s'adresse.
- 25 La conversion des pronoms change selon qu'on adopte la position de l'assistant ou celle de l'interlocuteur. Pour voir de près ce changement, je vais essayer dans l'analyse qui suit d'établir des graphes à l'instar de Coursil.

Réexamen du graphe sagittal de Coursil

- 26 Voici le graphe α dans lequel s'inscrivent les possibilités des conversions des pronoms personnels, lorsque le sujet parlant A s'adresse au sujet entendant B (l'allocutaire).

Graphe α

- 27 Par rapport au graphe de Coursil (page 2) qui aligne de 2 à 3 et de 3 à 1, on constate que ce n'est pas le cas ici. J'explique en premier lieu la conversion de l'indice 1 émis par le sujet parlant A chez l'interlocuteur B.
- 28 Si A emploie l'indice 1, ce dernier désigne A et non pas B. Autrement dit, pour B la première personne émise par A ne se réfère pas à soi-même. Par-là, B l'exclut de soi-même et il la distribue en 3. À cela ajoutons que l'indice 1 n'est converti qu'en 3 soit chez l'interlocuteur soit chez l'assistant de la conversation. Car chez les sujets entendants, la première personne employée par le sujet parlant ne désigne pas eux-mêmes.
- 29 En second lieu, il s'agit de l'indice 2. Si A s'adresse à B en utilisant le « tu », ce « tu » désigne B. B est donc l'objet référé de ce signe. Par conséquent, B le convertit en 1. Exemple : A dit à B : « Es-tu musicien ? » – « Oui, je suis musicien » ou « Non, je ne suis pas musicien ».
- 30 En troisième lieu, il est question de l'indice 3. Si A s'adresse à B en employant la troisième personne, ce signe se réfère à quelqu'un d'autre que B. C'est ainsi que B n'est pas désigné ni « *inclus* » au terme de Coursil par cette troisième personne, par-là B convertit ce pronom en 3. Exemple : A dit à B à propos de C : « Il [=C] est musicien », - B répond : « Ah, oui, il est musicien ». Ou s'il connaît déjà C, une telle réponse est possible : « Non, il n'est pas musicien, mais peintre etc. ». Là, il n'y a pas de possibilité de conversion de 3 en 1 dans le sujet interpellé. De ce fait, on comprend que les conversions de 2 en 3 et de 3 en 1 n'existent pas chez l'interlocuteur.
- 31 À la suite des conversions chez l'interlocuteur, voyons celles chez l'assistant. Pour cela, nous supposons un sujet parlant A, son interlocuteur B et un assistant de leur conversation C. Voici le graphe β -1 qui représente la transformation des pronoms personnels chez l'assistant C.

Graphe β -1

- 32 Comme on a vu que l'indice 1 ne se convertit qu'en 3 chez les sujets entendant, j'aborde désormais l'indice 2. Il n'a aucune possibilité de se convertir en 1 chez un assistant C, à la différence du graphe de Coursil qui aligne 2 à 1. Du fait qu'en prononçant la deuxième personne A s'adresse à B, et non pas à C, le terme « tu » ne désigne pas ce dernier, de ce fait, le « tu » se transforme en « il ».
- 33 En ce qui concerne l'indice 3, il y a deux possibilités selon qu'A fait mention de C ou non. Dans le graphe β -1, j'ai préalablement inscrit le premier cas dans lequel A parle de C en employant la troisième personne. Cet indice se convertit en 1 chez l'assistant C, parce qu'il se réfère à lui-même pour C. Nous citons un exemple : si A dit à B en désignant C du doigt : « Il est musicien ». C peut le convertir comme suit : « Oui, je suis musicien » ou « Non, je ne suis pas musicien ».
- 34 Mais il y a un autre cas selon lequel A ne mentionne pas à C en employant l'indice 3. On peut supposer une telle circonstance : En s'adressant à B, A montre à B une photo d'un personnage D qui n'est pas présent dans une discussion entre A, B et C, et A parle de D en s'adressant à B : « Il est musicien ». Dans une telle situation, du fait que C n'est pas référé par la troisième personne professée, il ne convertit pas l'indice 1 émis par A en « Je suis musicien ». Si C sait que D est musicien, il convertit comme suit : « Oui, il est musicien ». Si C sait que D n'est pas musicien, il convertit la phrase comme suit : « Non, il n'est pas musicien, mais il est chef d'orchestre, etc. ». C'est ainsi que l'indice 3 ne se convertit qu'en 3 chez C à qui on ne s'adresse pas et dont on ne fait pas mention. S'il en est ainsi, le graphe β -1 se change en β -2. Voici le graphe β -2 qui symbolise le cas selon lequel l'assistant C n'est ni interpellé ni mentionné.

Graphe β -2

- 35 Jusqu'ici j'ai observé les conversions des pronoms personnels en tenant compte des deux statuts du sujet entendant. Je fais le tableau des résultats obtenus.

Résultats des conversions tenant compte des statuts différents du sujet entendant :

		Interlocuteur	Assistant mentionné	Assistant
Critère 1	Personne	Je, Il	Je, Il	Il
	Non-personne	Tu	Tu	Je, Tu
Critère 2	Personne	Tu(2)	Il(3)	-
	Non-personne	Je(1), Il(3)	Je(1), Tu(2)	Je(1), Tu(2), Il(3)

- 36 Les résultats montrent que la répartition entre personne et non-personne des pronoms n'est pas cohérente, même si l'on ne prend en considération qu'un critère. En ce qui concerne le critère 1 qui se demande s'il y a une représentation chez le sujet entendant, les indices 1 et 3 sont personnels et l'indice 2 impersonnel chez l'interlocuteur et chez le sujet mentionné. Pourtant, chez le sujet qui n'est ni interpellé ni mentionné, l'indice 3 est personnel et les indices 1 et 2 sont impersonnels. Pour le critère 2 qui exige que la flèche se tourne vers 1 chez le sujet entendant, il comporte lui aussi une difficulté. Car, être personnel, c'est l'indice 2 chez l'allocutaire, l'indice 3 chez le sujet cité. Et il n'y a pas de personne chez le simple assistant. De ce fait, il semble difficile de décrire les pronoms personnels de manière cohérente avec les critères que Coursil propose.

Une continuité entre Benveniste et coursil (Tableau A-2)

- 37 Ce qui paraît essentiel dans la thèse de Coursil, ce sont ses manières de caractériser l'indice 2 : « tu ». Elles ont trait à ses deuxième et troisième propositions que j'ai tirées auparavant :
- Il n'y a pas « de représentation (de l'indice 2) dans l'univers de B ».
 - Le « "tu" n'existe que dans la parole de celui qui parle ».
 - L'indice 2 (tu) est « une fonction d'appel convertible, c'est-à-dire un code phatique ».
- 38 Je me concentre sur la deuxième proposition. À ce propos, je signale ceci : Benveniste lui aussi caractérise le « tu » d'une manière comparable à celle de Coursil. Ce qui permet de voir une continuité entre eux.
- 39 Afin d'observer cette idée chez Benveniste, je relève un passage de l'article « De la subjectivité dans le langage » :
- Je n'emploie je qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un tu. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que je deviens tu dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par je.¹²
- 40 Dans cette citation, Benveniste explique en deux stades la manière d'être un « tu ». Premièrement, en supposant qu'il adresse la parole à quelqu'un, il joue le rôle du locuteur en tant que « je ». C'est dans cette parole où ce quelqu'un face à Benveniste devient un « tu ». Deuxièmement, il admet que ce quelqu'un s'adresse à lui comme « je », et à ce moment-là Benveniste devient un « tu » dans l'allocution de celui-là. Ce n'est que dans la parole où les deux individus – Benveniste et quelqu'un – sont censés être « tu ».
- 41 Mais dans ces deux cas, il définit toujours le sujet entendant du point de vue du sujet parlant. En premier lieu, c'était Benveniste qui était le locuteur. En second lieu, tandis qu'il est le sujet entendant, il quitte sa perspective comme sujet entendant et choisit l'optique du sujet parlant supposé comme quelqu'un. Là il décrit lui-même du point de vue de ce quelqu'un. Autrement dit, on ne trouve pas dans le passage ci-dessus que Benveniste définit le sujet entendant de son point de vue. Cependant, la suite du passage complète la pièce manquante.
- De ce fait, je pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à « moi », devient mon écho auquel je dis tu et qui me dit tu.¹³
- 42 Il faut prêter attention à la dernière partie de la phrase « *qui me dit tu* ». Du fait qu'un locuteur est supposé s'adresser à Benveniste, ce dernier est le sujet entendant. Et il qualifie lui-même en tant que « me », et non pas en tant que « tu ». Bien qu'il soit un sujet entendant, il ne devient pas « tu ». Quand il l'est, c'est seulement dans l'allocution de son interlocuteur. Autrement dit, alors qu'il joue le rôle de l'interlocuteur, il est toujours « je » de son point de vue. Ce que Benveniste dit à travers ces passages, c'est qu'un sujet est considéré comme « tu » dans l'allocution de son interlocuteur, mais il est de sa part constamment « je » quel que soit son rôle : locuteur ou interlocuteur. En somme, le sujet dans le dialogue n'est autre que « je » chez Benveniste. Ainsi, à la différence de leur opposition visible, le fait que Benveniste et Coursil reconnaissent le « tu » dans la parole et prennent le sujet parlant ainsi qu'entendant pour le « je » paraît autoriser à voir une continuité entre eux.

« Personne » comme code phatique¹⁴ (tableau A-3)

- 43 Passons à la troisième proposition de Coursil : L'indice 2 (tu) est « *une fonction d'appel convertible, c'est-à-dire un code phatique* ». Comme les graphes le montrent, le « tu » a la valeur toujours convertie. À cet égard, une question se pose : pourquoi une telle valeur fait-elle dériver la caractéristique phatique ? Alors que Coursil n'y répond pas précisément, la notion de phatique telle que Jakobson¹⁵ la définit comme « *fonction phatique* » dans le domaine de la linguistique paraît justifier le geste de ce premier de tirer la caractérisation du « tu » comme phatique de la valeur convertie. Jakobson détermine la notion de phatique comme suit :

Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne (« Allo, vous m'entendez ? »), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à assurer qu'elle ne se relâche pas (« Dites, vous m'écoutez ? » ou, en style shakespearien, « Prêtez-moi l'oreille ! » - et, à l'autre bout du fil, « Hm-hm ! »). Cette accentuation du contact - la fonction phatique, dans les termes de Malinowski - peut donner lieu à un échange profus de formules ritualisées, voire à des dialogues entiers dont l'unique objet est de prolonger la conversation.¹⁶

- 44 En bref, la fonction phatique consiste en des expressions qui sont exclusivement employées afin d'influencer et d'agir sur l'interlocuteur. Ainsi, on comprend que la valeur convertible est la plus apte à remplir une telle définition. Car, elle impose en tant que telle au sujet entendant de réagir. À savoir, dès que le sujet entend le seul mot « tu », il doit le convertir pour identifier son référent. De ce fait, la remarque de Coursil qui consiste à caractériser le « tu » comme phatique apparaît se justifier. Or, il faut rappeler que ce n'est pas seulement le « tu » qui a la valeur toujours convertible, mais c'est également le « je » qui comporte cette valeur, comme les graphes le montrent. Parmi les innombrables signes d'une langue, ce ne sont que ces deux mots qui sont toujours convertis. Et ils ne sont autres que ce que Benveniste appelle « *personne* ». Alors, n'est-il pas possible de dire qu'avec Coursil les deux termes personnels sont phatiques ?¹⁷

Conclusion

- 45 En conclusion, la conception coursilienne de la personne qui se repose sur le sujet entendant s'oppose certes en apparence à celle de Benveniste qui prend la position du sujet parlant, mais à vrai dire cette première est fondamentalement percée par la deuxième (A-2) et elle paraît éclaircir un aspect caché de cette dernière (A-3). Cela suggère que l'abondance de la notion de personne chez Benveniste n'est pas encore épuisée. Il paraît donc important de l'envisager à nouveau, étant donné qu'elle joue le rôle primordial pour la théorie de l'énonciation chez Benveniste, et que cette notion est une des bases pour celle de l'énonciation d'aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, vol 1, 1966.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, vol 2, 1974.
- BRUNET, Émilie et MAHRER, Rudolf, *Relire Benveniste Réceptions actuelles des problèmes de linguistique générale*, Louvain-la-Neuve, Éditions Academia, 2011.
- CHISS, Jean-Louis et PUECH, Christian, *Le langage et ses disciplines XIX^e-XX^e siècles*, Paris-Bruxelles, Duculot-De Boeck, 1999.
- CHISS, Jean-Louis et Puech, Christian, *Fondation de la linguistique*, Paris-Bruxelles, Éditions Duculot-De Boeck, 1997.
- COLOMBAT, Bernard, FOURNIER, Jean-Marie, PUECH, Christian, *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Éditions Klincksieck, 2010.
- COURSIL, Jaques, La topique du dialogue ou comment assigner au sujet, son lieu, in *LINX, numéro spécial*, 1997, p. 225-243.
- DESSONS, Gérard, Émile Benveniste, *L'invention du discours*, Paris, In Press, 2006.
- FENOGLIO, Irène, « Les notes de travail d'Émile Benveniste : où la pensée théorique naît via son énonciation », in *Langage et Société*, n° 127, 2009, p. 23-49.
- FENOGLIO, Irène, « Déplier l'écriture pensante pour re-lire l'article publié. Les manuscrits de "L'appareil formel de l'énonciation d'Émile Benveniste" », in Brunet, Émilie et Mahrer, Rudolf (éd.), *Relire Benveniste*, Louvain-la-Neuve, Éditions Academia, 2011, p. 263-304.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de linguistique générale 1*, traduit par Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- MALINOWSKI, Bronislaw, « The problem of meaning in primitive languages », in Ogden, Kay Charles and Richards, Ivor Armstrong (dir.), *The Meaning of Meaning*, New York, Harcourt, Brace&World, Inc., 1966, p. 296-336.
- NORMAND, Claudine, « Le sujet dans la langue », in *Langages*, n° 77, 1985, p. 7-19.
- NORMAND, Claudine, « Lecture de Benveniste : quelques variantes sur un itinéraire balisé », in *LINX numéro spécial*, 1997, p. 25-37.
- ONO, Aya, *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007.
- SUENAGA, Akatane, « Benveniste et Saussure : l'instance de discours et la théorie du signe », in *LINX numéro spécial*, 1997, p. 123-128.
- SUENAGA, Akatane, « Ninsyou ron to shite no Benveniste – Bally, Austin to taisyou shit » [= Benveniste ou la théorie de la personne – une confrontation avec Austin et Bally, c'est moi qui ai traduit le titre], in Ihara Tetsuo, Kyojyu, Taisyoku, Kinen, Ronbun, Hensyu, Iinkai (dir.), *Recueil en hommage à Ihara Tetsuo*, Tokyo, Université Chuo, 2011, p. 145-168.

NOTES

1. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, Tome 1, 1966, p. 251 (c'est moi qui ai mis entre crochets).
2. Voir Gérard Dessons, *Émile Benveniste, L'invention du discours*, Paris, In Press, 2006. Gérard Dessons aborde la thèse de Coursil et la critique dans une note de son ouvrage. Il semble cependant que sa critique ne cadre pas toujours avec des propos de Coursil. On va le voir de près dans la note 2.
3. Bernard Colombat, Jean-Marie Fournier, Christian Puech, *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Éditions Klincksieck, 2010, p. 31.
4. Jacques Coursil, « La topique du dialogue ou comment assigner au sujet, son lieu », in *LINX*, numéro spécial, 1997, p. 228.
5. *Ibid.*, p. 228-229.
6. *Ibid.*, p. 229.
7. *Ibid.*, p. 231-232.
8. *Ibid.*, p. 233.
9. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 132.
10. Jacques Coursil, « La topique du dialogue ou comment assigner au sujet, son lieu », op. cit., p. 234.
11. *Ibid.*, p. 234. C'est à cet exemple que Dessons (*Émile Benveniste, L'invention du discours*, op. cit., p. 167) adresse sa critique : « Bien des critiques de la position de Benveniste proviennent d'un déficit de compréhension de la logique énonciative. Ainsi, le fait qu'un locuteur puisse dire, en parlant de lui-même : "la nuit, il est musicien" ne permet pas d'inférer que la troisième personne "est convertible en une personne sujet". [...] Dans cet exemple – en supposant que la référence de il soit clairement identifiable – rien n'a été « converti ». Il s'agit d'un simple problème de représentation qui peut affecter aussi bien la personne allocutée ("tu") : "Alors, il veut quoi, le monsieur ?" ». Certes l'exemple de Dessons montre bien un cas exceptionnel de l'emploi de la troisième personne, mais il n'est pas pertinent à la thèse de Coursil. Alors que Dessons dit : « un locuteur puisse dire, en parlant de lui-même : la nuit, il est musicien », Coursil ne dit pas « en parlant de lui-même », mais « c'est de lui dont on parle ». Coursil n'envisage pas à l'origine les emplois exceptionnels des pronoms personnels (cf. Jacques Coursil, « La topique du dialogue ou comment assigner au sujet, son lieu », op. cit., p. 234).
12. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 260.
13. *Ibid.*, p. 260.
14. On sait que Benveniste a consacré une partie de ses études à la notion de communion phatique dans l'article « L'appareil formel de l'énonciation ». À ce propos, Irène Fenoglio en analysant des manuscrits de Benveniste correspondant à cet article, essaie de mettre au jour l'itinéraire de la pensée de Benveniste (in Irène Fenoglio, « Les notes de travail d'Émile Benveniste : où la pensée théorique naît via son énonciation », in *Langage et Société*, n° 127, 2009).
15. Comme Jakobson le précise dans la citation ci-dessous, il a repris la notion de phatique venant de Malinowski, l'a modifiée et l'a décrite comme « fonction phatique » dans son article (voir (Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale 1*, traduit par Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, 1963, p. 217).
16. *Ibid.*, p. 217.
17. En examinant les trois théories de la parole (Austin, Bally et Benveniste), Akatane Suenaga suggère un lien fort entre « personne » benvenistienne et « fonction phatique » jakobsonienne dans son article (in « Benveniste et Saussure : l'instance de discours et la théorie du signe », in *LINX* numéro spécial, 1997, p. 153-166).

INDEX

Mots-clés : personne, Coursil (Jacques), épistémologie normative

AUTEUR

YOSHIMITSU EGUCHI